

## Les dernières blessures

Danielle Dussault

---

Number 110, Fall 2006

Compassion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14204ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dussault, D. (2006). Les dernières blessures. *Moebius*, (110), 43–46.

DANIELLE DUSSAULT

*Les dernières blessures*

Avec les dernières blessures, ce sont les premières qui deviennent évidentes.

Vous aviez tout pour être heureux. Dans ce chalet de fortune où tu t'étais retirée, le chant de la rivière te parvenait par vagues diffuses. Tu savais qu'il écrivait des lettres à l'autre femme. Elle devait forcément les recevoir, car elles rebondissaient dans l'invisible fissure de votre univers. Tu t'ingéniais à ne pas savoir : tu avais laissé la porte close. Seul un mince filet d'air traversait. Le vent sifflait, déterminé, tandis que tu persistais à éviter la vérité. Elle aurait été si brutale. Elle l'est devenue. Tu compris le désastre seulement quand tu vis tous les morceaux de ton être se disperser.

Les oiseaux volaient dans un ciel sans tache, se poursuivant. Comment le dire ? Vous aviez vraiment tout pour être heureux. Les soirées tardives avaient fini, toutefois, par te questionner ; elles s'étiraient dans cette absence à l'autre dont vous aviez convenu. On aurait dit un manque sans heurt. Il t'aurait fallu arrêter toute cette absence accumulée à force de vivre ensemble. Mais tu ne le pouvais pas.

Dans votre espace commun, il s'esquivaient toujours en douce, entre les pages d'un livre, il fuyait des printemps à renouveler, des espoirs où tu ne figurais pas. Dès les commencements de votre histoire, il te désertait, amoureux. Mais tu persistais à t'aveugler, à feindre le bonheur, non pas sans un certain courage.

Votre fille vint au monde. Ses petits cris donnèrent vie à la maison. L'enfant vous accompagnait dans ce silence qui vous séparait. Au terme d'heures blanches, la maison s'assoupissait. Alors seulement tu pleurais. La souffrance s'additionnait à d'autres, devenues vieilles, et entassées dans ce réservoir sans fond. Tu essayais pourtant si fort de t'en convaincre : vous aviez tellement tout pour être heureux.

\*

Il était parti depuis quelques années. C'était encore la veille. L'enfant avait grandi. Tu lui inventais un périmètre où un père venait lui rendre visite. Dans ce pays sans nom, il lui destinait des cartes géographiques, des routes, des silences meublés de « je t'aime ». L'enfant avait la survie au bout des doigts, sauf les soirs où son père n'appelait pas. Tu devais chaque fois lui substituer une mémoire ou une fiction. Tu lui imaginais un ami, un cousin, un oncle parfois. Chacun laissait entendre une voix joyeuse au bout du fil. Le symbolique se tissait résolument dans la fausseté la plus élémentaire.

Votre fille avait commencé à dessiner de longues silhouettes gracieuses, longues, des bateaux traversant des mers, des châteaux, remplis de princesses aux aguets et d'animaux tremblants. Dans ce secours inespéré, malgré les gouttes d'eau et le plafond qui s'effritait, les contours esquissés donnaient à croire qu'il y avait là un père.

Dans la nuit, tu voyais le revenant de celui qui t'avait laissée, tu le regardais s'enfuir sur des rails s'allongeant à perte de vue. Tu avais beau crier, appeler ce fantôme, il ne se retournait pas. L'horizon toujours avait été le seul amour de sa vie.

Aimer t'était devenu à présent impossible.

Durant la nuit, tu tentais d'atteindre des plages à l'infini, mais tu demeurais sans rempart, les yeux ouverts sur le vide. Ton corps, ta parole planaient tout autour de ce cœur que tu ne parvenais plus à ouvrir. Cet abandon t'avait donné à comprendre la fillette en toi qui continuait d'exister. Mais toi, avais-tu réellement survécu ? Peut-être étais-tu morte sous la peau des ombres ? Chose certaine, tu pouvais palper le vide, ce vide habité de ton propre père absent.

L'enfant que tu avais toujours été t'apparaissait ainsi, telle que tu l'avais pressentie : nue, délaissée, la figure barbouillée. Elle se mouvait comme un loup aux humeurs rauques, se déplaçant par petits bonds. Tu pouvais l'observer, la toucher, la couvrir d'une caresse timide. Les cheveux défaits, les traits inquisiteurs, cette enfant qui cognait sans arrêt contre une porte close : c'était toi encore maintenant. Puis tout se confondait en une masse de brume. Tu n'étais plus cet esprit, ni ce corps, mais une seule chair épousant la souffrance du monde.

Tu n'avais fait qu'inspirer la tristesse de cette enfant, qui était la tienne, et tu la redonnais au monde. Dans ce souffle, tu embrassais tout, la douleur de l'absent, toutes ces peines qui n'avaient pas de forme et qui vous poussaient à verrouiller les portes. Tu savais bien qu'on avait beau les refermer, laisser derrière soi tous ceux qu'on avait aimés, ils nous poursuivaient sans relâche par les bras géants des autres. Tu les voyais ainsi, d'un autre regard, tu te demandais encore qui étaient ces inconnus que tu disais avoir aimés.

L'absent alors venait te dire en songe que tu n'y étais pour rien. Toutes ces années, il avait vécu dans l'évitement de ces portes fermées, partiellement ébréchées par une rage explosive : il irait toujours les pousser un peu plus loin comme un vagabond en exil. La petite phrase en toi revenait solide, étanche. Vous aviez tout, vraiment, pour être heureux.

Dans la petite chambre où tu traversais tes nuits, tu eus le courage de bercer tes douleurs d'enfant, tu les berças longtemps.

Tu voguais dans cette coque de compassion, étrange nacelle sillonnant les eaux du fleuve. Ainsi parcourais-tu la ville et ses méandres comme si Venise t'avait embrassée, elle aussi, dans sa douleur ancienne.

Parfois, il t'arrivait de croire que ça y était, tu parviendrais enfin à aimer quelqu'un d'autre. Mille et une voix continuaient pourtant de t'assaillir, te lacérant de leurs requêtes assourdissantes. Tu ne cherchais plus à les faire taire. Sur tes lèvres, il y avait ce goût de sel. Les fantômes satisfaits s'éloignaient.

Quelque part, dans la petite école où votre fille grandissait, des enfants chantaient cet air que tu connaissais si bien. « Il était un petit navire, il était un petit navire qui n'avait ja... ja... jamais navigué... » Ce jour-là, les saisons s'étaient brusquement figées dans le temps. Une nuée de canards sauvages quittaient le pays, laissant entendre ce cri languissant, toujours le même, dont on ne savait s'il était joyeux ou triste. La petite et toi, vous vous étiez arrêtées pour écouter ce cri, pour simplement l'entendre. Immobiles, sous la musique des oiseaux, vous avez alors commencé à pleurer. Ces canards, c'était lui, c'était elle aussi, c'était toi et ces enfants soudés ensemble dans une cour d'école.

La seule certitude qui t'advint alors, c'est qu'ils auraient tout, vraiment, pour être heureux.